

Fractures et jointures entre bonnes et belles lettres au XVII^e siècle

Claudine Nédelec

(« Textes et cultures », université d'Artois)

Le XVII^e siècle a vu croître la dissociation, à la fois théorique et pratique, dans l'expérience individuelle comme dans les institutions culturelles, entre ce qui relève du savoir savant et ce qui relève de l'esthétique, les Sciences (au sens large, y compris la science critique des textes, la philologie) et les Arts : d'un côté des sciences qui, mettant en doute la « littérature » au sens de la chose écrite, s'appuient de plus en plus sur le raisonnement critique, l'observation et l'expérience, la lecture des sources premières, à la recherche du vrai et des idées claires et distinctes ; de l'autre une littérature (au sens moderne cette fois) de plus en plus nettement définie comme fiction ornée, devant passer par le plaisir pour instruire, et vouée au vraisemblable. Si l'on adopte le vocabulaire de Charles Sorel, dans sa *Bibliothèque française* (1664-1667)¹, on assiste alors à la séparation entre les bonnes lettres, lieu de la « doctrine » (c'est-à-dire des savoirs), et les belles lettres, lieu de l'agrément.

L'histoire des institutions le confirme. La création en 1635 de l'Académie française, à qui l'on donne pour charge de produire un dictionnaire, une grammaire et une poétique, manifeste la volonté politique de soutenir avant tout « ceux qui écrivent bien en notre langue » par rapport aux préoccupations encyclopédiques, tout autant scientifiques que littéraires, voire davantage, des cercles d'érudits, notamment celui des frères Dupuy dont l'Académie est issue. Cela peut-être parce que les sciences du début du siècle sont le lieu d'âpres débats, entre les observateurs et les partisans des avancées épistémologiques modernes et le parti religieux, appuyé sur et par les aristotéliens purs et durs, débats dans lesquels le politique n'a guère à profiter. Au contraire, il apparaît urgent à Richelieu de renforcer l'imposition d'une langue française normée à l'ensemble du territoire et de soutenir la création littéraire, instrument de propagande et source de prestige international : comme le dit Alain Viala, le choix de l'État alla d'abord davantage vers la « promotion des arts verbaux » (les belles lettres, ce qu'il appelle les Sirènes) que vers la doctrine et l'érudition (les bonnes lettres, les Muses à l'antique)². Si, après la mort des frères Dupuy, le « Cabinet Dupuy », et bien d'autres savants, continuent (avec prudence dans certains domaines) leurs efforts pour la connaissance de la nature et l'exploration de la diversité de ses phénomènes, il faudra attendre 1666 pour que Colbert crée l'Académie des Sciences, qui est vouée à s'occuper « à cinq choses principales : aux mathématiques, à l'astronomie, à la botanique ou science des plantes, à l'anatomie et à la chymie »³, sous l'égide d'un cartésianisme qui convainc de plus en plus de savants, manifestant ainsi clairement, en tout cas dans l'ordre des

¹ Charles Sorel, *La Bibliothèque française, ou le Choix et l'examen des livres français qui traitent de l'éloquence, de la philosophie, de la dévotion et de la conduite des mœurs* [1667], Genève, Slatkine, 1968.

² Alain Viala, « Les Muses et les Sirènes ou bonnes et belles Lettres et économie étatique des savoirs », dans Claudine Poulouin et Jean-Claude Arnould éd., *Bonnes lettres/ belles lettres*, Paris, H. Champion, 2006, p. 163-173, p. 171.

³ Charles Perrault, *Mémoires de ma vie, suivi du Voyage à Bordeaux par Claude Perrault*, Paul Bonnefon éd., Paris, H. Laurens, « Écrits d'amateurs et d'artistes », 1909, p. 47.

institutions d'État, comme des institutions culturelles (le *Mercurie galant*, fondé en 1672, fait pendant au *Journal des Savants*, fondé en 1665) la dissociation des sciences et des lettres.

Parallèlement, mais selon une ligne de rupture en partie différente, les cercles érudits, qui défendent les lettres savantes et les lettres sérieuses (l'Histoire et l'épopée, la philosophie politique, les œuvres morales...) fortement appuyées sur la culture humaniste et l'érudition nourrie de l'Antiquité, entrent en concurrence avec les cercles mondains, tel le salon de la marquise de Rambouillet, auquel succède celui de Mlle de Scudéry, qui se piquent de belles lettres, modernes et galantes (le roman, le théâtre, la littérature épistolaire, la poésie amoureuse...). Cela donne lieu à des débats, entre ceux qui condamnent les nouvelles lettres, sans légitimité puisque refusant de s'appuyer sur l'autorité des lettres anciennes, sans solidité ni profondeur, pire : efféminées – voire tombées en quenouille ! – et ceux qui critiquent les « pédants » ennuyeux, archaïques, « gens à latin » jargonneux et peu sociables¹.

Pourtant ces fractures assez apparentes n'empêchent pas des phénomènes de jointures qui nuancent largement l'analyse. Un des témoins intéressants de ces phénomènes est Charles Sorel, d'abord parce qu'il souligne, dans l'ouvrage qu'il considérait comme son ouvrage majeur, *La Science universelle*, la nécessité de donner au public une « parfaite Encyclopedie, ou un cercle & enchaînement de toutes les Sciences & de tous les Arts, dont on verra l'ordre naturel & la plus certaine liaison »², encyclopédie (au sens premier du terme) « renduë la plus conforme à la Raison & au progres de l'Esprit qu'on puisse trouver »³ ; cependant cette posture reste assez isolée, même si l'esprit encyclopédique n'est pas si absent du XVII^e siècle qu'il y paraît en raison du faible nombre d'études sur ce sujet⁴. Je vais plutôt m'intéresser à un récit allégorique, où Sorel montre davantage son aptitude à décrire les phénomènes socioculturels de son époque dans leur diversité et leurs ambiguïtés.

Un état des lieux par Charles Sorel

Dans « Le nouveau Parnasse ou les Muses galantes »⁵ paru en 1663, Sorel décrit un Parnasse en pleine guerre : « les Grammairiens, les Orateurs Politiques, les Poètes sérieux, les Philosophes, les Mathematiciens & les autres Peuples scavans », jusque-là favoris d'Apollon, ont pris ombrage de

voir quelques Poètes Comiques & quelques Orateurs Galands⁶, estre soudain élevez au suprême credit, & mesmes de ce que des Musiciens, des Baladins & autres Ministres de plaisirs, venus en leur bande, se faisoient estimer par tout, comme s'ils eussent esté du corps des Scavans & des Lettrez.⁷

¹ Voir Jocelyn Royé, *La Figure du pédant de Montaigne à Molière*, Genève, Droz, 2008.

² Charles Sorel, « Proposition de la Science universelle ou de la vraye philosophie [...] », *La Science universelle*, Paris, J. Guignard, 1668, t. 1, p. 32.

³ *Ibid.*, « Préface », n. p.

⁴ Voir Claudine Nédelec éd., « Le XVII^e encyclopédique », *Cahiers Diderot* n°12, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001.

⁵ Charles Sorel, « Le nouveau Parnasse ou les Muses galantes », *Œuvres diverses, ou Discours meslez [...]*, Paris, la Compagnie des Libraires, 1663, p. 1-30.

⁶ Entendre ici les auteurs de romans (orateur signifiant alors prosateur).

⁷ Charles Sorel, « Le Nouveau Parnasse », *op. cit.*, p. 3.

Pire : les poètes burlesques font « degenerer en bouffonnerie le metier serieux d'Apollon & des Muses »¹; quant aux « Orateurs galands », « les Gens du party serieux les appelloient des Sophistes & des Conteurs de Bagatelles », dont les ouvrages, « vuides de doctrine », sont « tres-nuisibles à la Republique des Lettres »². Les savants et les poètes sérieux, républicains si on peut dire, envisagent alors de « former un Estat populaire, & de se passer de Souverain, ou d'en élire un autre »³; mais Apollon ne s'inquiète guère de la menace, et se plaint plutôt qu'à cause d'eux, « il arrivoit tous les jours à Parnasse quantité de Pedans rustiques & importuns, & il éprouvoit aussi que les Mathematiciens speculatifs estoient une ennuyeuse compagnie », étant « farouches, mornes ou taciturnes »⁴. Les savants, inquiets de sauvegarder « la solide doctrine »⁵, rejettent la responsabilité de ce changement des anciennes lois du Parnasse sur les Muses :

c'estoit une grande imprudence d'avoir communiqué les Sciences à des filles qui en estoient incapables de leur nature, & qui ne devoient estre employées qu'à filer & à coudre, non point à parler en public, ou à écrire & à composer des livres.⁶

Scandalisés de leurs nouveaux divertissements, et de leur propension à renoncer à leur virginité pour « de volages amours », les « vrais Sçavans »⁷ veulent les exiler ; mais finalement Apollon et les Muses décident de leur laisser « l'ancienne montagne du Parnasse à double croupe », pour rejoindre les palais dorés et les beaux jardins des « Grands du Siecle »⁸. La rupture, dont on remarquera qu'elle implique également une rupture entre les Anciens et les Modernes, et une rupture sociologique entre un monde professionnel de savants et d'érudits fermé sur lui-même et sur l'École, et un monde d'artistes et d'amateurs (au sens noble) membres à part entière de l'univers social de l'élite, mais menacés d'une certaine frivolité, voire d'une dépendance dommageable au politique⁹, semble ainsi consommée.

Jointures

Civiliser la doctrine

Malgré l'apparente opposition tranchée entre le vieux Parnasse (savant, « scientifique ») et le nouveau (galant, « littéraire ») dans l'ouvrage de Sorel, celui-ci conclut

¹ *Ibid.*, p. 4.

² *Ibid.*, p. 6. Rappelons que l'attitude de Sorel envers le roman est très ambiguë.

³ *Ibid.*, p. 7.

⁴ *Ibid.*, p. 7-8.

⁵ *Ibid.*, p. 15.

⁶ *Ibid.*, p. 21.

⁷ *Ibid.*, p. 22.

⁸ *Ibid.*, p. 26.

⁹ Voir Christian Jouhaud, *Les Pouvoirs de la littérature. Histoire d'un paradoxe*, Paris, Gallimard, « nrf essais », 2000.

en réalité sur la possibilité d'une troisième voie, qui est une voie de compromis, si on y tient de juste milieu classique, mais qui représente en même temps un « mélange des genres » que le classicisme est censé bannir (ce n'est qu'une fable !). C'est allégoriquement Pallas, déesse de la Sagesse, qui l'expose ; elle explique « que pour donner un bon temperament à la Science, il falloit l'accompagner de la galanterie & de la pratique des Arts agreables, & que pour rendre la Galanterie plus parfaite, il falloit aussi y joindre quelque Science »¹. Certes, il reste quelques pédants indécrottables, incapables de politesse, mais un nombre grandissant de « philosophes » adoptent les nouvelles mœurs, devenant ce qu'Alain Viala appelle les nouveaux doctes², affairés à « civiliser la doctrine », si bien que

les Livres de la vraye Science & de la bonne Philosophie, & les Histoires les plus Regulieres, ne sortans pas de la main de Pedans fieffez, mais des Hommes Galands & polis, on y trouve tout ce qui peut satisfaire les plus honnestes Gens de la Terre.³

Rappelons ici que la philosophie est, selon le *Dictionnaire de l'Académie* de 1694, la « science qui consiste à connaître les choses par leurs causes et par leurs effets ». Le « nouveau Parnasse » est ainsi en réalité « sçavant & Galant »⁴ : pour confirmation dans le réel, on pourrait citer des figures d'érudits fréquentant salons et grandes dames, tels Ménage, Pellisson, Segrais, voire Sorel lui-même, du moins à ses débuts... et, dans l'imaginaire, la description de Socrate en philosophe honnête homme⁵.

À la même époque, dans cet ouvrage sérieux qu'est sa *Bibliothèque française*, Sorel confirme sa position. Ainsi apprécie-t-il ainsi tout particulièrement, contre ceux qui déclarent que certaines sciences sont bien difficiles à civiliser, les savants qui savent observer les lois de l'*elocutio*, et

la pureté du langage dans tous leurs Escrits, comme dans leurs ouvrages Dogmatiques, soit qu'ils ayent traité de toutes les Sciences universellement⁶, ou de quelques-unes en particulier ; car encore qu'il y ait fallu mesler quelques termes des Sciences & des Arts, ç'a esté leur industrie de faire trouver de la politesse dans leurs Discours.⁷

Cette jointure entre l'agrément et le savoir a une double utilité : elle dissocie la figure du savant de la figure de plus en plus décriée du « pédant de collège » ; et surtout, elle permet d'accroître le cercle des lecteurs, donc d'élargir la diffusion des savoirs, ceux en voie de constitution comme le meilleur de cette culture ancienne dont les défenseurs redoutent le dessèchement et l'affaiblissement : c'est ainsi que, dans la lignée d'Amyot traducteur de

¹ Charles Sorel, « Le Nouveau Parnasse », *op. cit.*, p. 25-26.

² Alain Viala, *Naissance de l'écrivain*, Paris, Éd. de Minuit, 1985.

³ Charles Sorel, « Le Nouveau Parnasse », *op. cit.*, p. 30.

⁴ *Ibid.*, p. 29.

⁵ Voir Emmanuel Bury, « Le sourire de Socrate ou peut-on être à la fois philosophe et honnête homme ? », dans Marc Fumaroli, Philippe-Joseph Salazar et Emmanuel Bury éd., *Le Loisir lettré à l'âge classique*, Genève, Droz, 1996, p. 197-212 : E. Bury cite François Charpentier (*Vie de Socrate*, 1655), selon lequel Socrate avait rendu la philosophie « sociable & civilisée, de solitaire & de rude qu'elle estoit » (p. 200).

⁶ Charles Sorel lui-même prétend faire partie du lot, avec sa *Science universelle*.

⁷ Charles Sorel, *La Bibliothèque française*, *op. cit.*, p. 264 [pagination originale].

Plutarque, un gros effort est fait sur les traductions, notamment des historiens antiques, pour mettre la culture latine à la portée de tous, tout en l’adaptant pour la rendre « agréable »¹.

Par ailleurs, la tradition « lettrée » prouve que l’agrément du style (de l’*elocutio*), comme celui des vers, n’est pas contradictoire avec le savoir :

les Vers qui sont [les] Officiers & [les] instrumens ordinaires [de la poésie], peuvent comprendre toute sorte de sujets. Lucrece a écrit de Philosophie en Vers, Caton a écrit de choses Moralles, Lucaïn a décrit la guerre de Pharsalle, & l’on pourroit ainsi décrire toutes les autres choses sans autre ornement ; Mais comme la Poésie éclate davantage par les figures dont elle se sert, les Poètes y veulent tousjours joindre la fiction. Quoy que le Tasse ait décrit une guerre Sainte, & que Sannazare ait décrit les Couches de la Sainte Vierge, ils ont inventé beaucoup de choses, & tous nos Poètes François en ont fait de mesme dans leurs Poèmes.²

Sorel insiste donc fermement sur la possibilité d’être capable à la fois de galanterie et de doctrine : ainsi, dans les *Œuvres galantes* de l’abbé Charles Cotin, « parmi des choses agréables [...], on ne manque point [de] rencontrer beaucoup d’invention & de Doctrine, parce que les Hommes sçavans donnent un certain caractere d’erudition à tout ce qu’ils font »³ : l’abbé Cotin est donc selon Sorel un bon modèle de lettré galamment savant ; et pourtant il est réputé être le modèle du Trissotin de Molière, aussi raté en galant qu’en savant, tandis que Ménagement aurait offert le modèle de Vadius...

Ce qui prouve que la situation est loin d’être aussi claire que le décrit Sorel, notamment parce que la question du savoir des femmes, et des femmes savantes, vient complexifier le tout : certes, les Muses mondaines méritent tous les éloges, à côté de « la vieillesse précoce des “griffonneuses”, “radoteuses”, “vieilles fées” et autres “sibylles” »⁴ ; mais pour être pleinement galantes, ces Muses doivent avoir quelque science tout en évitant de le montrer, ce qui implique l’exclusion de certaines disciplines, trop ostensiblement érudites. Un personnage de Madeleine de Scudéry, pourtant décriée par Furetière sous le pseudonyme de Polymathie (celle qui en sait trop...) dans *Le Roman bourgeois* (1666), dit ainsi :

Je veux donc bien qu’on puisse dire d’une personne de mon sexe qu’elle sait cent choses dont elle ne se vante pas, qu’elle a l’esprit fort éclairé, qu’elle connaît finement les beaux ouvrages, qu’elle parle bien, qu’elle écrit juste et qu’elle sait le monde, mais je ne veux pas qu’on puisse dire d’elle : « c’est une femme savante » [...].⁵

Il y a donc des nuances dans l’agrément dont on peut accompagner la doctrine ; de plus, la notion d’agrément a au XVII^e siècle un sens plus plein que le sens moderne, quand le

¹ Voir Nathalie Grande et Claudine Nédelec, *Littératures classiques*, n°77, 2012 (1), « La galanterie des Anciens ».

² Charles Sorel, *La Bibliothèque française*, op. cit., p. 201-202.

³ *Ibid.*, p. 118.

⁴ Myriam Maître, « Les “Antipathes” : académies des dames savantes et ruelles des précieuses, un discours polémique dans l’espace des belles-lettres », *Bonnes lettres/ belles lettres*, op. cit., p. 271-292, p. 275.

⁵ Madeleine et Georges de Scudéry, *Artamène ou le Grand Cyrus* [1649-1653] (extraits), Claude Bourqui et Alexandre Gefen éd., Paris, GF-Flammarion, 2005, p. 503. L’Henriette de Molière, dans *Les Femmes savantes* (1672), correspond tout à fait à ce modèle.

terme renvoie à son emploi juridico-politique : *agréer* signifie alors du point de vue de l'émetteur satisfaire à des obligations d'ordre légal ou contractuel, et du point de vue du récepteur accepter, recevoir pour valable, « avoir pour/ tenir pour agréable », y compris lorsque les propositions de l'émetteur sont susceptibles de susciter de fortes résistances idéologiques. Il est donc d'autres fonctions de cette jointure, et d'autres ambitions.

Le voile de la fiction

Le XVII^e siècle fit la fortune de l'expression, empruntée à Plutarque, évoquant les vérités cachées sous le voile des fables et des allégories, ou « les ombres des Narrations fabuleuses » comme le dit Sorel, qui en fait l'éloge¹, contrairement à l'opinion assez répandue que la vogue des allégories décroît au XVII^e siècle, en lien avec l'exigence de recourir aux « idées claires et distinctes ». D'ailleurs, l'importance et la complexité de l'écriture allégorique à Versailles, chargée de transmettre avec force des vérités politiques incontestables², tout comme l'usage ironique que les libertins en font³, prouverait aisément le contraire.

Rappelons que le promoteur des idées « claires et distinctes », et de la démarche *more geometrico*, Descartes, produit cet extraordinaire passage du *Discours de la méthode*, où il explicite très clairement la procédure selon laquelle le passage par la fiction (donc par une modification de l'*inventio*) est comme un voile permettant de dire ce que le religieux conjoint au politique ne permettent pas de dire ouvertement. Descartes explique que sa méthode lui a permis de découvrir quelques vérités utiles et importantes sur les lois de la nature et la nature de l'homme ; cependant, il a dû renoncer à publier le traité où il les exposait, parce qu'il craignait « de ne pouvoir mettre en [son] discours tout ce [qu'il avait] en la pensée »⁴ en raison de la condamnation du *Dialogue sur les deux grands systèmes du Monde* de Galilée en 1633⁵. Descartes ajoute qu'il avait pourtant usé dans son traité d'un détour :

¹ Voir *La Bibliothèque française, op. cit.*, p. 166-174. L'expression se trouve p. 174.

² Ainsi, dans ses *Parallèles*, l'abbé de Charles Perrault décrit-il un plafond de Versailles : « Vous voyez bien que ce sont les neuf Muses diversement occupées à consacrer à l'Immortalité le nom du Monarque qu'elles aiment et qui fait désormais l'unique objet de leur admiration » (*Parallèle des Anciens et des Modernes* [1688-1697], Genève, Slatkine Reprints, 1971, p. 44).

³ Voir François La Mothe Le Vayer, Adrien de Monluc, Claude Le Petit, *L'Antre des Nymphes*, Jean-Pierre Cavaillé éd., Toulouse, Anacharsis, 2004.

⁴ René Descartes, *Discours de la méthode* [1637], *Œuvres de Descartes*, Charles Adam et Paul Tannery éd., Paris, Vrin., 1996, t. VI, 5^{ème} partie, p. 42.

⁵ *Ibid.*, p. 60 : « Or, il y a maintenant trois ans que j'étais parvenu à la fin du traité qui contient toutes ces choses, et que je commençais à le revoir, afin de le mettre entre les mains d'un imprimeur, lorsque j'appris que des personnes, à qui je défère et dont l'autorité ne peut guère moins sur mes actions que ma propre raison sur mes pensées, avaient désapprouvé une opinion de physique, publiée un peu auparavant par quelque autre, de laquelle je ne veux pas dire que je fusse, mais bien que je n'y avais rien remarqué, avant leur censure, que je pusse imaginer être préjudiciable ni à la religion ni à l'État, ni, par conséquent, qui m'eût empêché de l'écrire, si la raison me l'eût persuadée, et que cela me fit craindre qu'il ne s'en trouvât tout de même quelqu'une entre les miennes, en laquelle je me fusse mépris, nonobstant le grand soin que j'ai toujours eu de n'en point recevoir de nouvelles en ma créance, dont je n'eusse des démonstrations très certaines, et de n'en point écrire qui pussent tourner au désavantage de personne. Ce qui a été suffisant pour m'obliger à changer la résolution que j'avais eue de les publier ».

Même, pour ombrager un peu toutes ces choses, et pouvoir dire plus librement ce que j'en jugeais, sans être obligé de suivre ni de réfuter les opinions qui sont reçues entre les doctes, je me résolus de laisser tout ce monde ici à leurs disputes, et de parler seulement de ce qui arriverait dans un nouveau, si Dieu créait maintenant quelque part, dans les espaces imaginaires, assez de matière pour le composer, et qu'il agitât diversement et sans ordre les diverses parties de cette matière, en sorte qu'il en composât un chaos aussi confus que les poètes en puissent feindre, et que, par après, il ne fit autre chose que prêter son concours ordinaire à la nature, et la laisser agir suivant les lois qu'il a établies.¹

Le philosophe ne manquait ni d'ironie ni d'audace, en fait : ce voile-là était fort proche du septième voile de Salomé, et ne cachait pas grand-chose... Il ne suffit donc pas : Descartes fut mis à l'index. Si bien que Boileau crut devoir intervenir contre la Sorbonne, qui envisageait de déposer une requête pour faire interdire, en usant d'un arrêt du Parlement de 1624, l'enseignement des idées nouvelles de « certains Quidans factieux prenant les surnoms de Cartistes [Cartésiens] & Gassendistes, gens sans aveu », comme l'explique une ironique *Requête des Maîtres es arts, Professeurs, et Régens de l'Université de Paris présentée à la Cour Souveraine de Parnasse : ensemble l'Arrêt intervenu sur ladite Requête. Contre tous ceux qui prétendent faire, enseigner, ou croire de Nouvelles Découvertes qui ne soient pas dans Aristote*², dont Boileau avoua en 1701 avoir été l'auteur avec son ami François Bernier, élève de Gassendi. Ce texte, paru sous l'anonymat en 1671, voulait contrer (et ce sera avec succès) cette offensive, par le ridicule d'une énonciation ironique plutôt que par l'affrontement théorique direct, probablement risqué. La littérisation y relève à la fois de l'*inventio* et de l'*elocutio*, par le choix d'une des formes du burlesque : les Sorbonnards se déconsidèrent eux-mêmes par la sottise, l'ignorance et l'entêtement borné de leurs discours, ce qui met en lumière le contraste discordant entre l'autorité qu'ils revendiquent et qu'ils s'arrogent au-delà de toute logique, et leur incapacité à penser. Ils se glorifient de n'avoir jamais cru en la Raison ni en l'Expérience, faisant une confiance aveugle à un Aristote qu'ils n'ont même pas lu ; ils trouvent tortionnaire de soigner avec des médicaments et non par la saignée, scandaleux de guérir autrement que selon les recettes des Anciens. Après l'exposé des motifs, voici un extrait des arrêts, particulièrement savoureux :

La Cour ayant égard à la dite Requête, a maintenu & gardé, garde & maintient ledit Aristote en la pleine & paisible possession & jouissance desd. Es [desdites] choses. Fait deffense à ladite Raison de l'y troubler ny l'inquieter à peine d'estre declarée heretique & pertubatrice des disputes publiques. Ordonne que ledit Aristote sera toûjours suivy & enseigné par lesdits Professeurs & Regens de ladite Université, sans que pour ce ils soient obligez de le lire ny de sçavoir son sentiment, & sur les fonds de sa doctrine les renvoye à leurs cahiers. Enjoint au cœur de continuer à estre le principe des nerfs, & à toutes personnes de quelque condition & profession qu'elles soient le croire tel, nonobstant & malgré toute expérience à ce contraire. [...] Fait aussi tres-expresses inhibitions & deffenses au sang d'estre plus vagabond, errer ny circuler dans le corps sur peine d'estre abandonné entierement à la Faculté de Medecine de Paris pour estre tiré sans mesure. [...] Defend à tous Libraires & Colporteurs de vendre & debiter à l'avenir les Journal des Sçavans & autres Libelles contenans des nouvelles découvertes [...].³

¹ *Ibid.*, p. 42.

² *A Delphe, par la Société des Imprimeurs Ordinaires de la Cour de Parnasse* (avec un avis intitulé « Alitophile [celui qui aime la vérité] au lecteur »), s. n., 1671, p. 10. La *Requête* est attribuée à François Bernier, l'*Arrêt* à Boileau.

³ *Ibid.*, p. 11-12.

Molière s'en souviendra dans *Le Malade imaginaire*, très bel exemple de la littérisation des débats médicaux du temps : le fils Diafoirus, en fait plus inquiétant que bête, a soutenu sa thèse contre les « circulateurs » (les partisans de la circulation sanguine¹), et son père dit de lui « qu'il s'attache aveuglément aux Opinions de nos Anciens ; et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle, touchant la Circulation du sang et autres opinions de même farine »². Ridicule, non ?

Le rôle heuristique de l'imagination (de la fiction)

Si la fiction peut servir de voile à des vérités difficiles à faire agréer, elle peut être en elle-même considérée comme un outil intellectuel de découverte, et être investie d'une dimension épistémologique et d'une valeur heuristique, au service de « l'augmentation des sciences » selon les termes de Francis Bacon³.

On le sait bien, découvertes et hypothèses en ce qui concerne le système solaire sont des questions majeures pour la science au XVII^e siècle, en même temps que des sujets de débats cruciaux. Or Cyrano de Bergerac imagine le voyage de son héros vers la Lune et le Soleil comme une exploration par la fiction de ce qu'il faut penser en matière de physique. Ainsi, montant vers le Soleil à l'aide d'une machine de son invention, le narrateur décrit-il son voyage comme s'il était une vérification concrète des hypothèses touchant la distinction entre étoiles et planètes et l'organisation du système solaire :

Je connus très distinctement, comme autrefois j'avais soupçonné en montant à la Lune, qu'en effet c'est la Terre qui tourne d'Orient en Occident à l'entour du Soleil, et non pas le Soleil autour d'elle [...]. Je distinguai clairement toutes ces révolutions [...].⁴

Puis, laissant « Vénus à main droite », il ajoute : « la vieille astronomie a tant prêché que les planètes sont des astres qui tournent à l'entour de la Terre, que la moderne n'oserait en douter »⁵ – ce que vient pourtant confirmer son observation de la « vicissitude de lumières et de ténèbres » à laquelle est soumise Vénus, alternance qui « montre bien évidemment que les planètes sont, comme la Lune et la Terre, des globes sans clarté, qui ne sont capables que de réfléchir celle qu'ils empruntent »⁶. La fiction prouve ainsi, quasi « scientifiquement », les hypothèses de la science nouvelle... La description du Soleil est quant à elle sous-tendue par la volonté de mettre en doute la représentation mythique et métaphysique du Soleil comme le lieu de l'incorrupible, de l'immuable et de l'éternel, et la

¹ La première expression de la théorie de la circulation sanguine par le médecin anglais W. Harvey date tout de même de 1628, ce qui prouve la résistance des Facultés ; Descartes avait repris celle-ci (mais avec une interprétation différente des battements du cœur) dans la cinquième partie du *Discours de la méthode*.

² Molière, *Le Malade imaginaire* [1673], *Œuvres*, Georges Forestier *et alii* éd., Paris, Gallimard, « La Pléiade », 2010, II, 5, p. 676.

³ *Two books of the proficience and advancement of learning human and divine* (1605) ; *De dignitate et augmentis scientiarum* (1623).

⁴ Cyrano de Bergerac, *Les États et empires de la Lune. Les États et empires du Soleil*, Jacques Prévot éd., Paris, Gallimard, « Folio classique », 2004, p. 200. En réalité c'est l'inverse, mais Cyrano, et d'autres, semblent ne pas être encore bien fixés là-dessus.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 201.

découverte qu'il est en réalité impur, et muable. Selon Aristote, en effet, le Soleil réside dans cette partie de l'Univers, l'éther, situé au-delà de la Lune, qui échappe au temps et à la corruption des régions sublunaires. Or voilà que les observations par la lunette astronomique ont mis en évidence l'existence de taches solaires¹, conçues tantôt comme des satellites, tantôt comme des défauts de sa surface même. Ce que confirme le héros de *Cyrano*, qui « débarque » d'abord sur une macule, satellite du Soleil ; puis il reprend son voyage, et atterrit sur « les grandes plaines du Jour », terre semblable à « des flocons de neige embrasée »². Mais son exploration le mène ensuite dans des contrées plus obscures – à son grand soulagement, car force lui est de constater que son être, qui ne s'accommode guère de ces régions trop lumineuses, garde encore une « secrète sympathie [...] pour son opacité »³. En des passages d'une grande « poésie scientifique » en prose (ce qui est une première), *Cyrano* imagine aussi l'histoire des soleils (on remarquera le pluriel) : ils « se [purgent] des restes de la matière qui nourrit [leur] feu »⁴ ; cette « masse indigeste et brouillée, [...] chaos de matière confuse, [...] crasse noire et gluante »⁵ sert à fabriquer de nouveaux mondes qui peu à peu s'organisent et se peuplent ; puis, soit, ayant consumé toute leur matière, ils embraseront les mondes ainsi construits, avant de « recommencer à servir de soleil »⁶ à d'autres petits mondes que ce nouveau feu créera en se purifiant, soit ils s'éteindront définitivement, devenant des « globe[s] opaque[s] comme la terre »⁷. Et voilà l'imaginaire fixiste antique d'un feu éternellement pur remplacé par l'imaginaire aussi poétique que scientifique de l'éternelle métamorphose d'une matière mêlée de feu et de boue, de pur et d'impur... On remarquera que Descartes avait dans ses *Principes* formulé cette hypothèse⁸, tandis que le savant Mersenne tente, tout en admettant (bien obligé !) l'existence des taches solaires, de maintenir le dogme de l'incorruptibilité des cieux⁹... si bien que *Cyrano* utilise des matériaux scientifiques (ou plutôt philosophiques selon le lexique du temps) comme des éléments d'une construction esthétique et des générateurs de fiction, qui en retour « valident » ces matériaux contestés. Enfin, dans le *Soleil*, *Cyrano* accorde autant d'importance aux mythes qu'aux théories ; il est en effet persuadé que ceux-ci ont une valeur heuristique, pourvu évidemment qu'on sache les lire, à peu près équivalente à celles-là : après tout, les hypothèses des présocratiques, qui ont paru longtemps purement fabulatrices, en ce qui concerne la rotondité de la Terre par exemple, ne se sont-elles pas révélées plus proches du réel que les théories établies comme vérités par une tradition séculaire ?

Concluons sur un bel exemple de la conjonction des trois jointures dont nous venons de parler : civiliser la doctrine ; user du voile des fables ; imaginer une fiction qui fasse progresser le savoir. Il s'agit des *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686-1687) de Fontenelle, « littérateur » devenu secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences dix ans

¹ Galilée, *Istoria e dimostrazioni interna alle macchie Solari e loro accidenti [...]*, Rome, G. Mascardi, 1613. Voir les notes de l'édition de Bérengère Parmentier des *États et Empires du Soleil*, Paris, GF Flammarion, 2003, p. 98.

² *Cyrano* de Bergerac, Jacques Prévot éd., *op. cit.*, p. 215.

³ *Ibid.*, p. 216.

⁴ *Ibid.*, p. 55.

⁵ *Ibid.*, p. 205.

⁶ *Ibid.*, p. 55.

⁷ *Ibid.*, p. 202.

⁸ René Descartes, *Principes de la philosophie* (1647, trad. des *Principia philosophiae*, 1644), « Comment une étoile fixe peut devenir comète ou planète » (3^e partie, § 107-144).

⁹ Voir les notes de l'édition par Madeleine Alcover des *États et Empires de la Lune et du Soleil*, Paris, H. Champion, « Champion classiques », 2004, p. 26 et p. 215.

après leur parution, dont une méchante langue (Jean-Baptiste Rousseau) a dit que c'était « le pédant le plus joli du monde ». Dans sa « Préface », il explique ainsi son projet :

J'ai voulu traiter la philosophie d'une manière qui ne fût point philosophique ; j'ai tâché de l'amener à un point où elle ne fût ni trop sèche pour les gens du monde, ni trop badine pour les savants. [...]

Je dois avertir ceux qui liront ce livre, et qui ont quelque connaissance de la physique, que je n'ai point du tout prétendu les instruire, mais seulement les divertir en leur présentant d'une manière un peu plus agréable et plus égayée ce qu'ils savent déjà plus solidement ; et j'avertis ceux pour qui ces matières sont nouvelles que j'ai cru pouvoir les instruire et les divertir tout ensemble.¹

On y retrouve la problématique des femmes et du savoir :

J'ai mis dans ces entretiens une femme que l'on instruit, et qui n'a jamais ouï parler de ces choses-là. J'ai cru que cette fiction me servirait et à rendre l'ouvrage plus susceptible d'agrément, et à encourager les dames par l'exemple d'une femme qui, ne sortant jamais des bornes d'une personne qui n'a nulle teinture de science, ne laisse pas d'entendre ce qu'on lui dit, et de ranger dans sa tête sans confusion les tourbillons et les mondes. Pourquoi des femmes céderaient-elles à cette marquise imaginaire, qui ne conçoit que ce qu'elle ne peut se dispenser de concevoir ?²

Les premières lignes donnent qui plus est une tonalité galante à ces *Entretiens* :

Nous allâmes donc un soir après souper nous promener dans le parc. Il faisait un frais délicieux, qui nous récompensait d'une journée fort chaude que nous avions essuyée. La Lune était levée il y avait peut-être une heure et ses rayons qui ne venaient à nous qu'entre les branches des arbres, faisaient un agréable mélange d'un blanc fort vif, avec tout ce vert qui paraissait noir. Il n'y avait pas un nuage qui dérobât ou qui obscurcît la moindre étoile, elles étaient toutes d'un pur et éclatant, et qui était encore relevé par le fond bleu où elles sont attachées.³

C'est alors que le narrateur avoue qu'il s'est mis en tête « que chaque étoile pourrait bien être un monde »⁴, c'est-à-dire, dans le lexique du temps, une terre habitée. Imagination, « visions, tantôt philosophiques, tantôt poétiques »⁵, voire folie, qui lui plaisent, dit-il, et qui lui paraissent fort vraisemblables (ne pourrait-on pas découvrir d'autres planètes habitées comme on a découvert l'Amérique ?). Mais elles pourraient choquer les théologiens, « gens scrupuleux, qui pourront s'imaginer qu'il y a du danger par rapport à la religion, à

¹ Bernard Le Bovier de Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes* [1686-1687], Christophe Martin éd., Paris, GF Flammarion, 1998, « Préface », p. 50.

² *Ibid.*, p. 51.

³ *Ibid.*, p. 59-60.

⁴ *Ibid.*, p. 61.

⁵ *Ibid.*, p. 92.

mettre des habitants ailleurs que sur la Terre »¹ ; il désamorce leur hostilité en prétendant que tout cela n'est que fiction :

Je respecte jusqu'aux délicatesses excessives que l'on a sur le fait de la religion, et celle-là même je l'aurais respectée au point de ne la vouloir pas choquer dans cet ouvrage, si elle était contraire à mon sentiment ; mais ce qui va peut-être vous paraître surprenant, elle ne regarde pas seulement ce système, où je remplis d'habitants une infinité de mondes. Il ne faut que démêler une petite erreur d'imagination.²

En effet, ce ne sont point des hommes (c'est-à-dire des descendants d'Adam) qu'il met sur la Lune ; car l'on peut fort bien imaginer d'autres formes d'êtres raisonnables, par exemple en se basant sur la société des abeilles – en quoi Fontenelle rejoint les auteurs d'utopies :

Après quoi, vous voyez bien, poursuivis-je, qu'en transportant seulement sur d'autres planètes des choses qui se passent sur la nôtre, nous imaginerions des bizarreries, qui paraîtraient extravagantes, et seraient cependant fort réelles, et nous en imaginerions sans fin, car, afin que vous le sachiez, Madame, l'histoire des insectes en est toute pleine. Je le crois aisément, répondit-elle. [...] Mon imagination travaille sur le plan que vous m'avez donné [...].³

Imaginaire donc, mais imaginaire contrôlé par la raison et la constatation expérimentale de l'infinie diversité de la nature, qui rend vraisemblable l'existence d'êtres pensants qui ne soient pas des hommes... thèse bien aussi hétérodoxe que l'autre, mais ce de façon cryptée :

Je n'ai rien voulu imaginer sur les habitants des mondes, qui fût entièrement impossible et chimérique. J'ai tâché de dire tout ce qu'on en pouvait penser raisonnablement, et les visions même que j'ai ajoutées à cela ont quelque fondement réel. Le vrai et le faux sont mêlés ici, mais ils y sont toujours aisés à distinguer. Je n'entreprends point de justifier un composé si bizarre, c'est là le point le plus important de cet ouvrage, et c'est cela justement dont je ne puis rendre raison.⁴

Cependant, Fontenelle procède à une sorte de renversement ; chez lui, la raison permet mieux de percevoir ce que l'imagination peine à concevoir...

N'oubliant pas la galanterie, il conclut sur une pirouette :

puisque nous sommes en humeur de mêler toujours des folies de galanterie à nos discours les plus sérieux, les raisonnements de mathématique sont faits comme l'amour. Vous ne

¹ *Ibid.*, p. 54.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 118.

⁴ *Ibid.*, p. 53.

sauriez accorder si peu de chose à un amant que bientôt après il ne faille lui en accorder davantage, et à la fin cela va loin. De même accordez à un mathématicien le moindre principe, il va vous en tirer une conséquence, qu'il faudra que vous lui accordiez aussi, et de cette conséquence encore une autre ; et malgré vous-même, il vous mène si loin, qu'à peine le pouvez-vous croire. Ces deux sortes de gens-là prennent toujours plus qu'on ne leur donne.¹

L'on voit bien ici en quoi la littérature est didactique, y compris comme réflexion sur les pouvoirs de la fiction, sans cesser d'être le lieu de l'imaginaire, ou plutôt parce qu'elle l'est : la levée provisoire de la question du vrai ou du faux permet non à la raison, trop « raisonnable », mais à l'imagination en liberté de mêler « créance burlesque » et « raisonnements sérieux » selon l'expression de Cyrano², justifiant ainsi l'expression de toutes les audaces de la pensée, et l'exploration de tous les possibles. Entre science et fiction, entre cognition et mystification, il y a les hypothèses du savant, de l'ingénieur et de l'inventeur, l'imaginaire du probable et du réalisable, si bien que l'on peut peut-être bien parler de « science-fiction », au sens où ces « contes ridicules »³ rejoignent soit certains des acquis de la science et de la technique contemporaines, soit certaines de leurs hypothèses – cela à condition que l'imagination soit en liberté⁴... et que les « belles lettres » puissent être conçues comme « la Science des honnêtes Gens »⁵, et un des apanages des « nouveaux doctes », capables d'agrément autant que de science, figure de transition essentielle entre l'humaniste de la Renaissance et le « philosophe » du XVIII^e siècle.

Mots-clefs : fable, fiction, savoir, Sciences, belles lettres, burlesque.

Bio-bibliographie : Claudine Nédelec, Professeur de littérature française du XVII^e siècle à l'Université d'Artois, est spécialiste des questions d'esthétique et de socio-esthétique, touchant le burlesque (*Les États et empires du burlesque*, Champion, 2004 ; avec Marie-Claude Canova-Green, *Ballets burlesques pour Louis XIII*, Toulouse, Société de littératures classiques, 2012) et la galanterie (avec Nathalie Grande, *Littératures classiques*, « La galanterie des anciens », n° 77, 2012). Elle a également étudié les rapports entre les belles et les bonnes lettres au XVII^e siècle (*Le XVII^e siècle*

¹ *Ibid.*, p. 144-145.

² Cyrano de Bergerac, Jacques Prévot éd., *op. cit.*, p. 46.

³ *Ibid.*, p. 165.

⁴ Gonzalès, personnage que le narrateur de Cyrano rencontre sur la Lune, se plaint de n'avoir pu trouver sur Terre « un seul pays où l'imagination même fût en liberté » (*ibid.*, p. 92).

⁵ Charles Sorel, *La Bibliothèque française*, *op. cit.*, p. 274.

encyclopédique, Cahiers Diderot n° 12, 2001 ; participation à la publication de *La Bibliothèque française* de Charles Sorel, Champion, 2015).